



L'INSTRUCTION MÉDICALE ET SA
VULGARISATION DANS LA CHINE
DES MING ET DES QING

par

ANGELA KI CHE LEUNG

*Extrait du
Éducation et instruction
en Chine*

*II. Les formations spécialisées
édité par Christine Nguyen Tri
et Catherine Despeux*

CENTRE D'ÉTUDES CHINOISES

ÉDITIONS PEETERS
PARIS - LOUVAIN
2003

L'INSTRUCTION MÉDICALE ET SA VULGARISATION DANS LA CHINE DES MING ET DES QING¹

Angela Ki Che Leung²

Introduction

Qiu Xiaomei 裘笑梅, éminente femme médecin née à Hangzhou en 1911, commença d'étudier la médecine chinoise sous la direction d'un maître à l'âge de 18 ans. Avant de décider de la prendre pour élève, il l'interrogea sur le contenu de quatre ouvrages qu'il lui avait donnés à étudier trois mois auparavant. Il s'agissait de *l'Éveil à la connaissance médicale* (*Yixue xinwu* 醫學心悟, 1732), des *Formules sur les pouls en vers de quatre caractères*, par le *Maître des rives lacustres* (*Binhu siyan maijue* 瀕湖四言脈訣) de Li Shizhen 李時珍, du *Texte versifié sur la nature des remèdes* (*Yaoting zongfu* 藥性總賦, xv^e siècle), ainsi que des *Comptines rimées sur les recettes* (*Tangtou geju* 湯頭歌訣, 1694)³. Ces quatre livres, qui faisaient partie des textes d'introduction à la médecine les plus fréquemment utilisés durant la période des Ming et des Qing (xv^e-xviii^e siècle), contiennent non seulement des éléments d'information sur les méthodes pédagogiques utilisées en matière d'éducation médicale pendant cette période, mais apportent également un témoignage sur l'apogée de l'histoire de l'enseignement médical de base et de sa vulgarisation grâce aux livres imprimés.

Cet article a pour objet l'étude du développement de l'instruction médicale élémentaire sous les Ming et sous les Qing, à partir de l'examen de ces textes, ainsi que d'autres manuels médicaux rédigés sous ces deux dynasties. Ces manuels présentent de nombreux points communs: tout d'abord, ils font tous référence aux mêmes sources, à savoir les ouvrages

¹ Article traduit en français par Gilles Despeux et Pénélope Riboud-Duran.

² Je remercie infiniment les organisateurs de la conférence «Éducation et instruction en Chine» tenue à l'INALCO en juin 1999, et plus particulièrement Catherine Despeux et Christine Nguyen Tri. Un grand merci également aux participants de la conférence qui m'ont fait des commentaires fort intéressants. Enfin, je tiens à exprimer ma gratitude à Charlotte Furth et Chang Che-chia pour leur lecture attentive d'une version antérieure de cet article et pour leurs suggestions on ne peut plus précieuses.

³ Cf. Zhu Lin 朱璘, 1989, p. 1.

médicaux classiques; ensuite, ils ont ostensiblement simplifié tant le langage que le contenu des classiques auxquels ils se réfèrent⁴; enfin, la plupart des rédacteurs de ces textes soulignent dans leur préface que, s'ils ont écrit ces livres, c'est avant tout pour instruire les débutants et bien souvent leurs propres étudiants. Mais si ces ouvrages furent publiés en grand nombre sous les Ming et les Qing, ceux-ci ne furent malheureusement jamais regroupés en une seule et même catégorie dans les diverses bibliographies. En outre, une grande partie de ces textes — dont les titres sont parfois trompeurs — n'est pas facilement accessible du fait de leur diffusion limitée: ils étaient souvent imprimés localement, et parfois par des moyens privés. Il est par conséquent impossible d'établir une bibliographie exhaustive des textes introductifs à la médecine sous les Ming et les Qing, et ceux qui sont étudiés dans le présent article n'en forment qu'une infime partie. Mais le fait que les ouvrages dont il est question ici aient toujours été relativement accessibles, qu'ils aient été réimprimés ou réédités plusieurs fois et qu'ils aient été souvent cités par les médecins de l'époque ou par ceux des époques postérieures, prouve, dans une large mesure, leur influence et leur caractère représentatif dans ce domaine⁵.

Dès la fin du XIV^e siècle, un nombre sans cesse grandissant de manuels d'introduction à la médecine envahit le marché du livre. Ce phénomène s'explique par plusieurs facteurs: l'émergence d'une nouvelle orthodoxie médicale lettrée durant la période des Jin et des Yuan; la consolidation, dans la transmission du savoir médical, de la relation «maître-disciple» fondée sur le modèle néoconfucéen en plein essor⁶; le relâchement du contrôle bureaucratique sur l'enseignement et la pratique de la médecine⁷; et enfin, l'explosion de la culture de l'imprimerie. À partir de l'époque Ming, cet enseignement de la médecine qui s'effectuait à travers la tradition lettrée, est ainsi devenu plus accessible, mais également plus confus. Plus accessible en raison de la disponibilité d'un nombre sans cesse croissant d'ouvrages d'introduction à la médecine, ainsi que d'ouvrages reconnus comme plus «classiques» durant la période de transition des Yuan aux Ming; plus confus du fait qu'en dépit de la consolidation

⁴ On trouve ces deux premières caractéristiques dans les ouvrages de vulgarisation médicale publiés en Occident. Cf. Jacques Poirier, 1993, p. 219.

⁵ En plus des ouvrages disponibles de nos jours, j'ai consulté la liste du *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu* 全國中醫圖書聯合目錄 (Catalogue national des ouvrages médicaux chinois parus dans toute la Chine), que l'on peut consulter à la bibliothèque de l'Académie de médecine traditionnelle chinoise à Pékin (Zhongguo zhongyi yanjiuyuan 中國中醫研究院).

⁶ Cf. Leung, 2001.

⁷ Cf. Leung, 1987, p. 134-166.

de la tradition médicale lettrée, il n'existait aucun consensus dans le monde universitaire sur les méthodes d'enseignement général et aucune institution capable d'établir une norme pour l'enseignement médical. Cette consolidation était le fruit d'une rupture avec l'ancienne tradition médicale, apparue durant la période de transition des Song-Yuan-Ming. La nouvelle tradition lettrée, relativement bien ancrée, mettait davantage l'accent sur la théorie et préférait le diagnostic fondé sur la prise des pouls ainsi que la médication à base de remèdes. Elle offrait un visage «civilisé» grâce à l'influence grandissante de l'école néoconfucéenne et au développement de la classe des *shi* 士. D'un point de vue intellectuel, la nouvelle tradition médicale était articulée autour à la fois d'anciens textes et de classiques médicaux des maîtres des Jin et des Yuan, dont l'ultime représentant fut Zhu Zhenheng 朱震亨 (1282-1358), éminent médecin et lettré néoconfucéen de la province du Zhejiang⁸.

L'établissement de la nouvelle tradition médicale lettrée se fit au détriment de certains aspects de la médecine ancienne. Cette dernière fut alors marginalisée et reléguée au rang de pratiques populaires après l'époque Ming. Ces pratiques englobaient plutôt le côté technique, «manuel», et religieux — voire «superstitieux» au regard de l'élite — de l'ancienne tradition, comme par exemple l'acupuncture, l'ophtalmologie, certains arts chirurgicaux ou le recours à la magie. Or, dès l'époque Ming, les spécialistes de ces domaines, qui furent progressivement considérés comme des techniciens dénués de raffinement intellectuel, étaient non seulement fréquemment issus des basses couches sociales, mais comprenaient également un grand nombre de femmes. Cela explique pourquoi le savoir dans ces disciplines se transmettait essentiellement par oral et pourquoi les traces écrites sont rares⁹.

La tradition lettrée, elle, ressentait en revanche la nécessité d'un programme d'enseignement. Cela se reflète dans le nombre croissant de manuels d'introduction, souvent comparés aux premiers livres de la tradition néoconfucéenne. Comme il n'existait cependant aucune institution de contrôle de l'enseignement médical, ce programme variait en fonction des différents maîtres. Nous décrivons donc tout d'abord brièvement quelques exemples de manuels de la période des Ming et des Qing afin d'illustrer notre propos.

⁸ L'autorité de cette nouvelle tradition fut reconnue au début des Ming par d'éminents fonctionnaires lettrés tels que Song Lian 宋濂 (1310-1381). Sur la complexité du développement de l'enseignement médical dans la période des Song-Yuan-Ming, cf. Leung, 2001.

⁹ Cf. Leung, 2001.

Manuels d'introduction à la médecine sous les Ming: le modèle néoconfucéen

L'un des premiers ouvrages systématiques d'introduction à la médecine dans la période des Ming fut la *Petite étude des classiques de la médecine* (*Yijing xiaoxue* 醫經小學), composé en 1388 par Liu Chun 劉純, de la province du Shaanxi, fils d'un disciple de Zhu Zhenheng, Shuyuan 叔淵. Il fut également l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages médicaux moins connus comme *Comptines rimées sur la materia medica* (*Bencao geju* 本草歌訣) ou le *Texte versifié sur la nature des remèdes* (*Yaoping fu* 藥性賦). La *Petite étude des classiques de la médecine* devait être un manuel introductif fort important sous les Ming puisqu'il fut préfacé en 1438 par le Grand secrétaire Yang Shiqi 楊士奇 (1365-1444), l'une des figures politiques principales du début des Ming.

Yang met en avant le fait que ses rimes et ses vers — une forme d'écriture destinée à faciliter la mémorisation par les débutants — se fondaient tant sur des classiques tels que les *Questions fondamentales* (*Suwen* 素問), le *Pivot divin* (*Lingshu* 靈樞)¹⁰ ou le *Classique des difficultés* (*Nanjing* 難經), que sur les ouvrages des premiers maîtres comme Zhang Ji 張機 (dynastie des Han de l'Est) ou Wang Shuhe 王叔和 (période des Jin)¹¹ ou encore sur les ouvrages des quatre maîtres des Jin et des Yuan, à savoir Liu Wansu 劉完素 (1120-1200), Zhang Congzheng 張從正 (1156-1228), Li Gao 李杲 (1180-1251) et Zhu Zhenheng 朱震亨¹². En d'autres termes, ces manuels d'introduction à la médecine étaient le produit d'une compilation conforme à l'orthodoxie médicale lettrée telle qu'elle s'est fixée pendant la période des Jin et des Yuan.

L'emploi du terme «petite étude» (*xiaoxue*), dans le titre de l'ouvrage de Liu Chun, témoigne de l'intention de l'auteur de proposer un programme éducatif fondé sur le modèle de l'enseignement des Classiques confucéens. Dans sa propre préface, il affirme que le livre avait pour objet d'aider les débutants «à rester dans le droit chemin tout en suivant la piste des origines [de l'enseignement médical]»¹³. Les débutants devaient ainsi étudier les «principes de base» qui résumaient les grands

¹⁰ Ces deux ouvrages — *Questions fondamentales* et *Le pivot divin* — sont généralement considérés comme les deux parties du *Canon intérieur* (*Neijing* 內經).

¹¹ Ces deux lettrés furent les auteurs respectifs de deux ouvrages de base de la médecine: le *Traité des troubles dus au froid* (*Shanghan lun* 傷寒論) et le *Classique sur les vaisseaux et les pouls* (*Maijing* 脈經).

¹² Cf. Yang Shiqi, 1962, p. 1.

¹³ Cf. La préface de Liu Chun, datée de 1388, dans son *Étude élémentaire de la médecine*, dans Liu Chun, 1962, p. 2.

classiques sous forme de poèmes faciles à mémoriser. Selon Liu Chun, ils se devaient de posséder un savoir préliminaire sur les six branches de la médecine: 1. la *materia medica* (*bencao* 本草); 2. les vaisseaux et les pouls (*mai* 脈); 3. le système des méridiens (*jingluo* 經絡); 4. la pathogénie (*bingji* 病機); 5. les méthodes thérapeutiques (*zhifa* 治法) et 6. le système des cinq révolutions et des six souffles (*yunqi* 運氣). Le livre de Liu Chun était donc divisé en six chapitres, introduits chacun par deux rimes, portant l'appellation «Rimes du maître en guise d'introduction à la médecine» (*Yixue zhinan zongjue* 醫學指南總訣) et tirées de la *Clé dorée pour le coffret de jade* (*Yugui jinyao* 玉匱金鑰), qui présentaient aux débutants la signification de ces six branches de la médecine¹⁴. La plus grande partie du livre de Liu Chun était écrite sous forme de vers, dont la source était parfois citée. L'accent mis sur les aspects théoriques et les applications en pathogénie des cinq révolutions et des six souffles (*wuyun liuqi* 五運六氣) — dont le long sixième et dernier chapitre est un exemple flagrant —, montre la forte influence de la théorie médicale des Song et des Jin sur celle de Liu, produit typique de l'enseignement médical du XIV^e siècle. Un examen des sources citées permet de comprendre pourquoi Yang Shiqi a estimé ce texte: Liu Chun cite en effet scrupuleusement les anciens classiques médicaux et les ouvrages des maîtres plus récents mentionnés dans sa préface.

Le programme éducatif du début des Ming, tel qu'il fut présenté par Liu Chun, ne remporta toutefois jamais une adhésion totale, et ce en dépit de son approche systématique, de son respect des classiques et du soutien de l'élite politique. D'autres programmes firent successivement leur apparition durant les dynasties des Ming et des Qing. Les types de sujets présentés comme devant être étudiés par les débutants étaient différents du programme de Liu Chun. Le livre de Liu semble même avoir perdu de son influence à la fin de la période des Ming et au début des Qing au fur et à mesure qu'apparaissaient des livres plus faciles d'accès. En fait, si son ouvrage fut réimprimé au moins trois fois au début des Ming (et surtout au XV^e siècle), il ne fut guère réédité sous la Chine impériale après le XVI^e siècle¹⁵.

¹⁴ Cf. *Yijing xiaoxue*, 1:1. Il semble que l'ouvrage intitulé *Clé dorée pour le coffret de jade* ait disparu; l'auteur n'en a trouvé trace nulle part.

¹⁵ Il fut réimprimé sous les Ming en 1438, en 1473 et à une autre date non connue. Il le fut à nouveau au moins deux fois au Japon au cours du XIX^e siècle, mais il ne semble pas avoir été réimprimé sous la dynastie des Qing. Nous avons trouvé les informations sur ces rééditions du livre de Liu dans le *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, 1991 (voir plus particulièrement p. 319). L'édition du *Zengbu zhenben yishu jicheng* que l'auteur utilise ici serait un fac-similé d'une édition de l'ère Wanli (1573-1620).

Il semble qu'il y ait eu, après le xv^e siècle, une tendance grandissante à simplifier le langage et les méthodes d'enseignement afin de rendre l'apprentissage des débutants plus aisé. Le célèbre médecin Wang Ji 汪機 (1463-1539) de Xin'an (Anhui), auteur des *Cas médicaux de Shishan* (*Shishan yi'an* 石山醫案), rédigea un manuel d'étude de la médecine en sept *juan*, intitulé *Lectures sur la médecine* (*Yidu* 醫讀). Il compila délibérément cet ouvrage pour faciliter l'apprentissage de la médecine. Il écrit en effet dans son introduction:

Ce livre est rédigé de façon à ce que les débutants le mémorisent facilement. C'est pourquoi, j'ai utilisé des vers de quatre caractères dans les parties sur la médication, sur la pathogénie et sur les canaux et les pouls; quant aux préparations de recettes médicales, je les ai écrites en vers de sept caractères, comme d'éminents médecins l'ont fait avant moi.[...] Telle est la méthode à suivre pour les débutants en médecine¹⁶.

Si l'ouvrage de Wang met ainsi l'accent sur la versification comme moyen mnémotechnique de mémorisation des prescriptions (*fang* 方), l'auteur n'en oublie pas moins de rappeler aux débutants qu'après l'étude de son livre, ils n'auront appris que le «langage superficiel» de la médecine. Pour des études plus poussées, il suggère de consulter les classiques, tels le *Canon interne*, le *Classique des difficultés*, le *Classique des pouls* (*Maijing* 脈經)¹⁷ ou le *Classique de la materia medica*, sans oublier les ouvrages de Zhang Ji, de Sun Simiao 孫思邈 (ca 581-682), de Wang Tao 王燾 (ca 670-755), de Chao Yuanfang 巢元方 (au début du vii^e siècle), de Chen Yan 陳言 (xii^e siècle), de Yang Shiyong 楊士瀛 (xiii^e siècle), de Hua Shou 滑壽 (1304-1386), des quatre maîtres des Jin et des Yuan, ainsi que les ouvrages des maîtres contemporains du Sud¹⁸.

Il est clair que tandis que Liu Chun au début des Ming était plus proche de la tradition des Jin et des Yuan, Wang Ji, près d'un siècle plus tard, donnait la préférence aux classiques des Tang et des Song. En revanche, Wang partageait un point de vue similaire à celui de Liu en ce qui concerne l'orthodoxie médicale. Les deux auteurs étaient conscients de la nécessité de rappeler aux débutants l'importance d'étudier d'autres classiques que les leurs, pour pouvoir posséder un savoir médical complet. Alors que Liu avait présenté un programme plus étoffé et peut-être plus équilibré dans six domaines principaux, Wang mettait plutôt l'accent sur la mémorisation des médications et des prescriptions, exprimant

¹⁶ Cf. Wang Ji, *Yidu* «Fanli 凡例», p. 1a.

¹⁷ Ouvrage de Wang Shuhe, vers 280.

¹⁸ Cf. Wang Ji, *Yidu*, «Fanli», p. 3b.

clairement par là sa volonté d'éveiller, dès le départ, l'intérêt des débutants à la pratique médicale. La simplicité affichée par l'ouvrage de Wang lui assura au moins une édition imprimée sous les Qing, en 1669, en plus de la forme manuscrite¹⁹.

L'un des plus influents manuels d'introduction à la médecine sous les Ming fut écrit par Li Chan 李梴 (fin xvi^e-début xvii^e siècle), de la province du Jiangxi. Son ouvrage, *Introduction à la médecine* (*Yixue rumen* 醫學入門), fut publié en 1575. Comme le livre de Wang, il était divisé en sept *juan*, traitant respectivement du système des méridiens, de la *materia medica*, des différents troubles liés au froid (*shanghan* 傷寒), des troubles divers (*zabing* 雜病), des maladies de la femme, de l'enfant et des maladies externes (*furen* 婦人, *xiao'er* 小兒, *waike* 外科), et enfin des principes de médication écrits en vers et occupant les deux derniers chapitres (*yongyaofu* 用藥賦). L'originalité de ce livre réside dans l'introduction de deux sous-sections, l'une — longue et détaillée — sur l'acupuncture dans le chapitre sur le système des méridiens, l'autre sur la médecine externe dans le chapitre sur les maladies de la femme et de l'enfant²⁰. Comme nous l'avons déjà remarqué plus haut, ces deux aspects de la pratique médicale étaient marginalisés dans la tradition lettrée depuis la fin des Song. Qu'ils aient été insérés ici montre l'approche pragmatique de l'auteur, notamment lorsque l'on compare son approche de la médecine avec celle de Liu deux siècles plus tôt.

Le livre de Li commence par une brève discussion de portée générale sur les relations entre le cosmos et les êtres humains et se termine sur une section concernant les principes de base dans la théorie et la pratique médicales (*xiyi guige* 習醫規格). C'est d'ailleurs dans cette dernière section que l'on peut s'apercevoir de la continuité qu'offre cet ouvrage avec ceux de Liu Chun et de Wang Ji. Dans la rédaction de son livre, Li reprend, comme ses prédécesseurs, la tradition des anciens classiques médicaux (*Questions fondamentales* ou le *Classique des difficultés* par exemple) ou des écrits médicaux des quatre maîtres des Jin et des Yuan. Quiconque apprenait par cœur le livre en entier, devenait, selon les termes de Li Chan, un «petit docteur» (*xiaoyi* 小醫). Pour devenir un excellent médecin, en revanche, Li recommandait d'apprendre non seulement les textes médicaux, mais aussi les Classiques confucéens.

¹⁹ Cf. *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, p. 321.

²⁰ L'ouvrage de Liu Chun contenait lui aussi une section sur l'acupuncture. Cette dernière était très brève puisqu'un seul vers était cité du *Classique de l'aiguille* (*Zhenjing* 鍼經), lequel n'existe plus (il existait des ouvrages au titre similaire sous les Sui, les Song et les Jin). En revanche, Liu Chun ne réserva aucun passage à la chirurgie (*waike* 外科).

Véritable modèle des manuels d'introduction à la médecine, l'ouvrage de Li Chan connut un énorme succès. Après les deux premières éditions en 1575, il fut réédité au moins cinq fois sous les Ming et treize fois sous les Qing. À la veille du XX^e siècle, il existait déjà une édition coréenne et six japonaises²¹.

Ces trois manuels d'introduction à la médecine — ceux de Liu Chun, de Wang Ji et de Li Chan — s'ils peuvent être considérés comme représentatifs de la «confucianisation» de la tradition médicale lettrée pendant la période des Yuan et des Ming, révèlent par ailleurs les changements opérés au sein de cette tradition dans les principes d'instruction médicale sous les Ming. Les trois auteurs avaient tous étudié les Classiques et aspiré à une carrière de fonctionnaire, avant de se tourner vers la médecine pour diverses raisons. Tous organisèrent consciencieusement leurs manuels selon le modèle des méthodes d'enseignement confucéennes, lesquelles privilégiaient la mémorisation des textes issus des Classiques. Des trois manuels, celui de Liu Chun fut le plus marqué par la théorie des cinq révolutions et des six souffles des Song et des Jin. Cet aspect quelque peu abstrait du livre peut expliquer pourquoi il tomba dans l'oubli sous les Qing. Le manuel de Li Chan, quant à lui, plus long et vraisemblablement plus difficile à comprendre, était clairement destiné aux apprentis ayant déjà une bonne connaissance de la tradition confucéenne. C'était aussi un manuel davantage axé sur la médecine en tant que telle, puisqu'il contenait des sections sur l'acuponcture et sur la médecine externe. Son approche pratique explique probablement son grand succès dans les périodes postérieures. Il est d'ailleurs à noter qu'un autre manuel à succès, *Guérison des dix mille maladies* (*Wanbing huichun* 萬病回春, 1587), écrit par le médecin du palais, Gong Tingxian 龔廷賢 (originaire de Jinxi 金谿 dans la province du Jiangxi), fut sans doute influencé par celui de Li du fait de l'approche similaire qu'il fait de la médecine²². Quant au manuel de Wang Ji, il était le plus simple des trois. En dépit de son succès modéré, que l'on ne peut comparer à celui de ses *Cas médicaux*, ce texte introductif devait annoncer un nouveau modèle de livres médicaux qui verraient le jour à l'époque des Qing, des livres

²¹ Cf. *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, p. 702-703.

²² L'ouvrage de Gong, en huit chapitres, commence par des vers sur les méridiens et les pouls, suivis de discussions sur les maladies les plus courantes, avant de finir sur la thérapeutique et les recettes. Il contient également un chapitre sur la chirurgie. Selon l'une des préfaces, cet ouvrage était un texte introductif destiné en partie aux débutants en médecine. Cf. *Wanbing huichun*, 1994, p. 3 et 8. Ce livre connut au moins trois éditions sous les Ming et dix-sept sous les Qing, auxquelles il faut rajouter un bon nombre d'éditions japonaises. Cf. *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, op. cit., p. 324.

plus «agréables à lire» pour les débutants, et bien plus compétitifs en terme de marché.

Manuels d'introduction à la médecine sous les Qing: Une approche pragmatique

Le développement des ouvrages médicaux sous les Qing n'est pas seulement caractérisé par une constante simplification du contenu, mais également par des innovations dans le domaine des méthodes pédagogiques: ces ouvrages s'adressaient en effet principalement aux débutants souhaitant pratiquer la médecine le plus rapidement possible. C'est pourquoi ils devinrent de plus en plus pragmatiques, se focalisant principalement sur l'expérience médicale plutôt que sur les aspects théoriques ou même éthiques de la morale confucéenne.

Zhang Rui 張叡 (1662-1722, originaire de Nantong 南通 dans la province du Jiangsu), l'un des médecins des Qing ayant pratiqué au Palais impérial, introduisit le concept de «leçons de médecine progressives pour débutants». Le texte d'introduction à la médecine qu'il écrivit et publia en 1704 fut donc intitulé *Premiers pas en médecine* (*Yixue jieti* 醫學階梯). Dans cet ouvrage en deux *juan*, Zhang Rui, à l'image de ses prédécesseurs de l'époque des Ming, souligne les ressemblances existant entre l'étude de la médecine et celle du confucianisme, même si, comparée au confucianisme, la médecine était présentée comme une «discipline mineure» (*xiaodao*, 小道). La nouveauté de cette méthode résidait dans la mise en place d'un «premier niveau» à partir duquel chacun pouvait progresser. Ce texte introductif, contrairement à la plupart des autres, ne fut pas rédigé en vers, mais en prose. Dans le premier chapitre, Zhang présente plusieurs notions essentielles de médecine: le *yin* et le *yang*, les principes relatifs à la maladie, les influences du monde environnant sur le corps ou encore les différentes attitudes du patient par rapport à la médication. Dans le second chapitre, il explique l'importance relative des six disciplines propres à l'étude de la médecine (la nature des remèdes, les prescriptions, le système des méridiens, les pouls, le système des cinq révolutions et des six souffles, et les troubles liés au froid), tout en mettant en corrélation les classiques médicaux et les Classiques confucéens, et en expliquant aux débutants chaque étape de l'étude de ces classiques ainsi que la meilleure façon de lire un texte en général²³.

²³ Cf. Zhang Rui, 1704, préface de l'auteur au premier *juan*, p. 3a; second *juan*: «Propos sur la médecine» («Yi shuo» 醫說); «Sur les bases fondamentales de la profession médicale» («Yeyi gendi lun» 業醫根底論), p. 1a-3b.

Bien qu'il soit rédigé en prose, le texte de Zhang est d'un abord facile. Il s'agit d'un livre destiné à être utilisé comme introduction à la médecine sans pour autant être nécessairement mémorisé. Certaines de ses sections, comme celles sur les influences du monde environnant sur le corps humain, ou sur les attitudes du patient vis-à-vis de la médication, sont rédigées dans une perspective plus empirique que théorique. On perçoit dans ce texte l'enthousiasme d'un praticien à transmettre son expérience médicale aux débutants, mais également sa préoccupation profonde de donner ses lettres de noblesse à la médecine, en plaçant son étude en seconde place après celle du confucianisme. L'ouvrage fut réédité au moins une fois en 1731²⁴.

Le texte le plus représentatif de la période des Qing est en fait l'un des manuels qui avait été donné à Qiu Xiaomei par son maître dans les années 1920 (voir introduction), l'*Éveil à la connaissance médicale*, publié pour la première fois en 1732. Son auteur, Cheng Guopeng 程國彭 (ca 1679- ca 1735, natif de Shexian 歙縣, province de l'Anhui), à l'instar de nombreux médecins des Ming et des Qing qui étaient également auteurs d'ouvrages médicaux, avait d'abord étudié le confucianisme avant de se tourner vers les études médicales²⁵. Dans la préface de son livre, Cheng déclare résolument qu'il l'a écrit «afin d'enseigner à ses étudiants». Le premier des six chapitres commence par un poème qui devait devenir fort populaire tout au long des Qing et qui l'est toujours actuellement: la «Comptine rimée sur cent erreurs en médecine» («Yizhong baiwu ge» 醫中百誤歌)²⁶. Ce premier chapitre avait, de toute évidence, pour but de présenter aux étudiants les erreurs les plus courantes commises dans la pratique médicale. Cheng classe ces erreurs en cinq catégories: les erreurs faites par le médecin lui-même, par le malade, par sa famille et ses proches, par les pharmaciens et les erreurs survenant dans le processus de préparation des prescriptions. Des cinq catégories, c'est la première présentant les erreurs du médecin lui-même qui est la plus importante, avec vingt et un types d'erreurs; les erreurs provoquées par le malade sont au

²⁴ Cf. *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, p. 28-29.

²⁵ Apparemment, Cheng devint un moine bouddhiste à la fin de sa vie. L'édition de son livre que l'on utilisera ici divise l'ouvrage en deux parties. À la fin du chapitre vi (dernier chapitre de la première partie), il est écrit que ces six premiers chapitres furent rédigés par Cheng dans sa vieillesse alors qu'il était moine bouddhiste. Quant à la seconde partie, elle traite essentiellement des troubles liés au froid. Cf. Cheng Guopeng, 1732, table des matières (*mulu* 目錄), p. 8a.

²⁶ Il existe même une édition récente de ces rimes en Chine: *Yizhong baiwu ge qianshuo* 醫中百誤歌淺說, 1993. Dans la préface de cette nouvelle édition, il est dit que l'ouvrage est particulièrement utile pour les débutants en médecine chinoise.

nombre de douze et les trois dernières catégories se partagent sept types d'erreurs en tout. Les erreurs du médecin concernaient principalement les erreurs de diagnostic et de prescription, résultat d'un mauvais jugement ou d'une ignorance des principes de base, tels que la prise des pouls, les saisons, les évolutions du *yin* et du *yang*, la nature des remèdes, etc. Chaque type d'erreur est décrit en vers de trois à sept caractères chacun. En d'autres termes, la méthode pédagogique de Cheng s'avère encore plus pragmatique que celle de ses prédécesseurs, il considérait la médecine avant tout sous son aspect pratique plutôt que sous son aspect philosophique et prenait en compte les diverses faiblesses humaines. Dans ces vers, il met astucieusement en relation les différentes disciplines de l'enseignement médical avec les erreurs les plus courantes à éviter.

Le livre donne également dans le premier chapitre des éléments simples sur le diagnostic, la thérapie, ou les épidémies, tout en insistant particulièrement sur les troubles liés au froid et sur les «attaques du vent» (*zhongfeng* 中風) que Cheng développera par ailleurs dans les deux chapitres suivants. Les quatrième et cinquième chapitres traitent respectivement des maladies de l'homme et de la femme, et, pour ces dernières, de leurs liens directs avec la reproduction. L'ouvrage se termine sur un chapitre traitant de médecine externe (*waike* 外科) et incluant des sections sur l'acupuncture et la moxibustion. Autrement dit, en dépit du fait que l'auteur, à l'image de ses prédécesseurs de l'époque des Ming, ait cité aussi bien des classiques anciens que des ouvrages plus récents, ce livre d'introduction est principalement organisé à partir de considérations empiriques, puisque les maladies les plus courantes sont classifiées et discutées de manière directe et sensée, sans aucune justification théorique. Tout comme Li Chan au XVI^e siècle, Cheng, davantage praticien que philosophe, n'hésite pas à inclure un long chapitre sur les arts chirurgicaux. Il n'est donc pas étonnant que ce livre ait connu un énorme succès: il fut réédité au moins vingt-six fois sous les Qing après sa première publication en 1732, et connut une forte popularité à la fin du XIX^e siècle. Durant la période républicaine, il y eut au moins sept nouvelles éditions avant 1934²⁷.

L'approche pédagogique de Chen Guopeng s'avère donc originale. Sa méthode d'enseignement mettait particulièrement l'accent sur l'association de la pratique médicale et des études lettrées. Le matin, ses étudiants lisaient les textes médicaux, dans la journée ils assistaient aux cours de médecine et le soir, ils prenaient part aux discussions sur les difficultés

²⁷ Cf. *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, p. 336-337.

de diagnostic²⁸. Alors que les principes de Cheng restent fidèles à l'orthodoxie médicale des Yuan et des Ming, sa méthode n'en reflète pas moins une professionnalisation croissante des médecins sous les Qing comme le montre l'accent mis sur le côté pratique et clinique.

La médecine rendue facile: Vers et rimes

Alors qu'un nombre croissant de manuels d'introduction à la pratique médicale apparaissent sur le marché, une autre tendance de la vulgarisation du savoir médical se développait en parallèle: l'éclosion de textes versifiés et rimés simples sur les divers aspects de la médecine. Ces écrits étaient soit publiés en tant que tels, soit incorporés dans des manuels d'introduction à la médecine, voire même dans des almanachs ou des encyclopédies populaires (*leishu* 類書). S'il semble que certains de ces vers, notamment ceux ayant exercé le plus d'influence, furent rédigés par de célèbres médecins (probablement à l'usage de leurs étudiants), de nombreux autres provenaient d'une ancienne tradition orale. Tel est le cas de la plupart des textes versifiés concernant le diagnostic de la grossesse, les remèdes interdits aux femmes enceintes ou encore le diagnostic sur les naissances difficiles, comme en atteste l'ouvrage de Chen Ziming 陳自明 (Song du Sud), *Recettes excellentes pour femmes* (*Furen liang fang* 婦人良方), publié pour la première fois en 1237²⁹. Il faut toutefois attendre les Ming pour que ces textes versifiés soient largement publiés, souvent de façon indépendante et en grande quantité.

Un exemple de ces écrits est le *Texte versifié sur la nature des remèdes* (*Yaoting fu*, 藥性賦), rédigé vers le milieu du xv^e siècle (1436-1449), et qui a probablement fait partie des textes donnés à Qiu Xiaomei par son maître (voir l'introduction). Il y eut plus de trente éditions de ce texte populaire sous les Qing³⁰. Il est connu dans sa version longue de quatre

²⁸ Cf. *Zhongyi renwu cidian*, 1988, p. 621.

²⁹ Cf. Chen Ziming, 1995, p. 333-334, 337-338 et 470. Cette édition se fonde sur plusieurs autres datant des Yuan, Ming et Qing, ainsi que sur des éditions japonaises. Il n'est pas clair que Chen ait été l'auteur de ces vers, qui auraient circulé avant la publication de son ouvrage. Je remercie Charlotte Furth d'avoir attiré mon attention sur ce point.

³⁰ Cf. *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, p. 166-167. Il y eut un assez grand nombre de versifications sur la nature des remèdes dans la période des Ming et des Qing. Liu Chun mentionne dans son *Étude élémentaire de la médecine* un texte intitulé *Quatre vingt-dix vers sur la nature des remèdes* qu'il présentait comme une version longue du *Sac de perles* de Li Gao (*op. cit.*, 1: 1-10). Cependant, cet ouvrage est assez différent de la version populaire de ces vers telle qu'elle existait à l'époque des Ming et des Qing et que l'on peut encore se procurer de nos jours; cf. Dong Lianrong 董連榮, 1991, p. 66-71.

chapitres sous le titre d'*Appendices au texte versifié sur la nature des remèdes dans l'ouvrage «Sac de perles»* (*Zhenzhu nang zhizhang buyi yaoting fu* 珍珠囊指掌補遺藥性賦) et est attribué à Li Gao (1180-1251, Zhending 真定, province du Hebei); il est davantage connu sous l'intitulé *Texte versifié de Leigong sur la nature des remèdes* (*Leigong yaoting fu* 雷公藥性賦), attribué à Li Zhongzi 李中梓 (1588-1655). Ce texte fut en fait écrit et réécrit dans la période des Ming par différents médecins pour des raisons commerciales, l'un d'entre eux étant probablement Xiong Zongli 熊宗立 (xv^e siècle, Jianyang 建陽, province du Fujian). Xiong était non seulement un médecin connu, mais aussi un compilateur et surtout un éditeur prolifique de divers textes médicaux, aussi bien des classiques que des ouvrages plus populaires. Sa maison d'édition, la Zhongde tang 種德堂, l'une des nombreuses maisons d'édition à Jianyang durant les Ming, réimprimait les Classiques et publiait un grand nombre de textes médicaux qu'il avait écrits lui-même, dont le *Texte versifié sur la nature des remèdes*³¹. L'ensemble de l'écrit, comprenant deux cent quarante-huit remèdes, est divisé en quatre parties correspondant aux quatre catégories de remèdes: le froid (*han* 寒), le chaud (*re* 熱), le tiède (*wen* 溫) et le neutre (*ping* 平). Chaque mètre des vers correspondant à un remède, le texte était destiné aux débutants afin que ceux-ci aient une vue d'ensemble préliminaire sur les principes de prescription. Bien que les mètres des vers aient été de longueur variée, ce qui ne facilitait pas leur mémorisation par cœur, le texte, rédigé en un seul chapitre, fut utilisé par les étudiants tout au long des dynasties Ming et Qing, durant la période républicaine, et l'est même encore aujourd'hui³². En dépit de son succès commercial, l'ouvrage ne reçut néanmoins jamais l'estime de tous les médecins orthodoxes, et fut souvent critiqué du fait qu'il avait été vulgarisé dans un but purement lucratif³³.

En réalité, malgré le scepticisme de l'élite, les ouvrages sur les remèdes et les recettes semblent avoir été particulièrement en vogue durant les

³¹ Fan Xingzhun 范行準 pensait que Xiong écrivait les textes et les attribuait pour des raisons lucratives à d'anciens maîtres. Cf. Fan Xingzhun, 1951, 3/1, p. 51; sur la carrière de Xiong en tant qu'éditeur, cf. Ye Dehui, 1983, p. 131-132; Zhang Xiumin, 1989, p. 484.

³² Outre l'exemple de Qiu Xiaomei, on retrouve souvent ce texte inséré dans les ouvrages médicaux publiés de nos jours, ainsi dans Dong Lianrong 1991, p. 66-71. Voir aussi *Vers de Leigong sur la nature des remèdes*. Les trois chapitres restants sont rédigés sous forme de prose et concernent les fonctions de chaque remède.

³³ L'éditeur du *Siku quanshu* disait de cet ouvrage qu'il était «superficiel, vulgaire et ne valait pas la peine d'être lu». Cf. *Siku quanshu cunmu congshu* 四庫全書存目叢書 (1995), p. 126. Même Fan Xingzhun, un érudit moderne, ne tient pas ce texte en haute estime (voir note 31).

périodes Ming et Qing. De nombreux médecins exigèrent de leurs étudiants qu'ils apprennent le contenu de ces ouvrages au début de leurs études. Un autre texte versifié sur la nature des remèdes, qui devait devenir extrêmement populaire dans les périodes suivantes, fut *Comptines rimées sur la nature des remèdes* (*Yaoting ge* 藥性歌) qui était en fait une partie de *Guérison des dix mille maladies*, le livre d'introduction à la médecine de Gong Tingxian précédemment évoqué. Ce texte fut parfois réintitulé *Comptines rimées sur la nature de quatre cents remèdes* (*Yaoting ge kuo sibai wei* 藥性歌括四百味) dans les périodes suivantes. Écrits entièrement en mètres de quatre caractères, les deux cent quarante vers sur la nature des remèdes formaient un texte plus simple à mémoriser que celui de Xiong Zongli³⁴ et furent par la suite souvent utilisés indépendamment du manuel de Gong.

Les *Comptines rimées sur les recettes* (*Tangtou ge jue* 湯頭歌訣, 1694) quant à elles — celles que Qiu Xiaomei dut apprendre en tant que débutante — forment l'un des exemples les plus typiques et les plus populaires des ouvrages de recettes. Son auteur, Wang Ang 汪昂 (1615-vers 1695, Xiuning 休寧, province de l'Anhui), divise les recettes en vingt et une catégories selon leur utilité, et les décrit sous forme de vers composés en mètres de sept caractères, le tout comprenant plus de deux cents vers. Bien que la forme versifiée ne soit pas en mesure de rendre la composition exacte des diverses recettes, elle n'en fournit pas moins les principes de combinaison des remèdes pour la préparation des recettes. Ce texte fut si populaire qu'il fut réimprimé au moins une trentaine de fois sous les Qing, et particulièrement sous le règne de Guangxu (1875-1908). À ces rééditions s'ajoutent les éditions comprenant des appendices, d'autres textes, ou de nouveaux vers additionnels, ainsi que celles incorporées dans les encyclopédies familiales³⁵.

Ces ouvrages sur les remèdes et les recettes écrits pendant la période des Ming peuvent être considérés comme un travail d'élaboration des vers plus courts sur des sujets similaires à ceux des époques antérieures. On peut citer comme illustration les courts écrits rimés qui suivaient systématiquement en appendice de plus longs vers comme *Comptines rimées sur la nature des remèdes* (*Yaoting ge*) de Gong Tingxian, *Poème sur la nature des remèdes* (*Yaoting fu*) de Xiong Zongli et *Dix-huit médicaments incompatibles* (*Shiba fan yao ge* 十八反藥歌) en deux couplets de

³⁴ Pour une annotation moderne de ce texte, cf. *Yaoting ge kuo sibai wei baihua jie*, 1994.

³⁵ Cf. *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, 1991, p. 238-239.

lignes de sept caractères (dix-huit médicaments y sont présentés, qui, s'ils sont utilisés en même temps, peuvent avoir des effets néfastes), *Dix-neuf médicaments se neutralisant mutuellement* (*Shijiu wei yao ge* 十九畏藥歌) en six couplets de lignes de sept caractères (il s'agit là de dix-neuf remèdes qui, utilisés en même temps, peuvent se neutraliser l'un l'autre, ou du moins restreindre leurs effets bénéfiques) ainsi que *Comptines rimées sur les médicaments ne devant pas être pris pendant la grossesse* (*Renshen jinji yao ge* 妊娠禁忌藥歌), ayant la même forme que *Dix-neuf médicaments se neutralisant mutuellement*, et donnant la liste de trente-trois médicaments ne devant pas être absorbés par une femme enceinte. De ces trois courts textes versifiés, c'est *Dix-huit médicaments incompatibles* qui apparut pour la première fois dans l'ouvrage *Comment un lettré sert ses proches* (*Rumen shiqin* 儒門事親) de maître Zhang Congzheng 張從正 des Jin (1156-1228, natif de Suizhou 隨州, Henan). Ce texte se trouve plus précisément dans le quatorzième *juan* de l'ouvrage, un chapitre essentiellement rédigé sous forme de vers, et traitant de divers aspects de la médecine³⁶, probablement en vue de l'enseignement aux débutants. L'origine du texte *Dix-neuf médicaments se neutralisant mutuellement*, quant à lui, est plus obscure. Liu Chun le rapporte dans l'*Étude élémentaire de la médecine* évoquée ci-dessus sans en préciser pour autant l'origine³⁷. Il est certain que ce texte versifié était déjà utilisé pour l'enseignement des débutants dès le début de la période des Ming. L'origine du texte *Comptines rimées sur les médicaments ne devant pas être pris pendant la grossesse*, enfin, est mentionnée par Liu Chun comme provenant d'un ouvrage plus ancien, *Ce que l'on doit savoir pour des délivrances faciles* (*Bianchan xuzhi* 便產須知)³⁸. En réalité, l'ouvrage intitulé *Comptines rimées sur les médicaments ne devant pas être pris pendant la grossesse*, est tiré d'un ancien poème rapporté dans le livre de Chen

³⁶ Les vers concernent différents sujets, allant de la pathologie à la façon d'estimer les chances de survie d'un patient en passant par les principes de l'utilisation des remèdes et le système des méridiens. Cf. *Rumen shiqin*, dans *Zihe yiji* 子和醫集, 1994, p. 323-336. Le texte versifié de *Dix-huit médicaments incompatibles* se trouve à la page 334.

³⁷ Cf. Liu Chun, *op. cit.*, p. 11. En fait, un autre court texte versifié en deux mètres et intitulé *Six remèdes devenant plus efficaces avec l'âge* (*Liu chen* 六陳) précédait souvent *Dix-huit médicaments incompatibles* et *Dix-neuf médicaments se neutralisant mutuellement*. Ce texte est également cité par Liu Chun, *op. cit.*, p. 10.

³⁸ Cet ouvrage est souvent attribué à Yan Han 顏漢 qui aurait vécu pendant la dynastie des Ming et sur lequel on ne sait pas grand chose. Une édition Ming de ce livre est datée de 1500. Selon la préface, le manuscrit avait été conservé par la famille de l'éditeur pendant des générations avant sa publication. Cf. *Zhongguo yiji kao* 中國醫籍考 (1956), p. 976. Étant donné que l'ouvrage est cité dans le livre de Liu Chun datant du XIV^e siècle, il semblerait plutôt que le *Bianchan xuzhi* soit un texte écrit entre les Song et les Yuan.

Ziming au XIII^e siècle³⁹. En d'autres termes, les ouvrages médicaux des XIII^e et XIV^e siècles contenaient déjà un certain nombre de courts textes versifiés sur les remèdes et les recettes afin de faciliter la mémorisation des principes de base⁴⁰. Les textes médicaux des Ming et des Qing rapportent ces vers et en élaborent de plus longs, toujours dans la même perspective.

Outre les thèmes concernant la *materia medica*, il existait également des textes versifiés pour débutants sur le sujet des vaisseaux et des pouls. Le quatrième ouvrage médical que Qiu Xiaomei dût étudier était le texte versifié sur les vaisseaux et les pouls du célèbre Li Shizhen 李時珍 (Qichun 蕪春, Hubei, ca 1518-1593). Ce livre, intitulé *Étude du Maître des Rives lacustres sur les vaisseaux et les pouls* (*Binhu maixue* 瀕湖脈, préface datée de 1564), se divise en deux parties; la première partie est composée en vers de sept caractères et traite de vingt-sept formes de pouls tandis que la seconde, en vers de quatre caractères, concerne les significations de base des vaisseaux et des pouls, les différentes façons de prendre les pouls, ainsi que les principes de base de l'interprétation des pouls, y compris ceux des femmes et des enfants⁴¹. Selon Li lui-même, ce texte était écrit afin de «faciliter l'apprentissage et servir d'introduction à [l'étude] des vaisseaux et des pouls»⁴². Des deux parties, c'est la seconde qui forme le texte le plus élémentaire, clairement écrit à l'intention des débutants⁴³. Il était donc assez courant pour les enseignants de demander aux étudiants de commencer par apprendre la seconde partie par coeur, comme l'exigea d'ailleurs le maître de Qiu Xiaomei. Cet ouvrage connu au moins deux éditions différentes sous les Ming et fut publié au moins vingt-trois fois durant les Qing⁴⁴.

³⁹ Cf. *Zhongguo yiji kao*, 1956, p. 976, et plus particulièrement note 26. Le poème de Chen Ziming, intitulé «Poème sur les remèdes interdits aux femmes enceintes» («Yunfu yaoji ge» 孕婦藥忌歌) était plus long que celui contenu dans le livre de Liu Chun, et comprenait davantage de noms de remèdes; cf. Chen Ziming, 1995, p. 337-338. Il y a toujours eu de légères différences de contenu dans les diverses versions de ce poème publiées sous les Ming et les Qing (et il y en a même encore aujourd'hui), mais leur longueur était généralement similaire à celle de la version de Liu Chun.

⁴⁰ Un autre exemple de l'usage croissant des textes versifiés dans les ouvrages médicaux est les *Conseils diététiques pour l'enfant* (*Huoyou kou yi* 活幼口議) de Zeng Shirong 曾世榮. L'auteur écrivit sous forme versifiée certaines parties du chapitre VI (concernant les caractéristiques de l'enfant).

⁴¹ Une récente réimpression de l'ouvrage se trouve dans Li Shimao 李士懋 et Tian Shuxiao 田淑霽 (1994); cf. aussi Dong Lianrong, 1991, p. 21-41.

⁴² Cf. la préface datée de 1564, citée dans *Zhongguo yiji kao*, 1956, p. 216.

⁴³ Dans sa préface, Li précise néanmoins que l'ensemble du texte est destiné à faciliter l'apprentissage, pour les débutants, de la théorie des méridiens et des pouls. Cf. *Zhongguo yiji kao*, 1956, p. 215-216.

⁴⁴ Cf. *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, 1991, p. 113-114.

L'usage de ces vers et rimes, grâce auxquels l'apprentissage de la médecine était facilité, était fort complexe. Il ne fait aucun doute que certains d'entre eux étaient écrits par des médecins afin de former leurs étudiants, ou plus généralement d'aider les débutants en médecine. Que trois des quatre textes donnés à Qiu Xiaomei fussent de ce type montre indéniablement l'usage que l'on en faisait. Un autre exemple peut être trouvé dans un roman populaire anonyme du milieu du XVII^e siècle, le *Ciel à l'intérieur d'un pichet* (*Hu zhong tian* 壺中天), traitant du sort d'un médecin de la fin des Ming. Le héros de l'histoire, Gong Xin 龔信, à l'image de nombreux lettrés, était originellement un lettré à la recherche d'une carrière bureaucratique. Après des années d'échecs aux examens, il décida d'apprendre la médecine. Les deux premiers textes qui lui furent donnés à étudier par son maître étaient, une fois de plus, un texte versifié sur la nature des remèdes, et un sur les vaisseaux et les pouls⁴⁵.

Toutefois, ces textes versifiés et bien d'autres moins connus — bien que similaires dans la forme et dans le contenu — furent publiés à partir des Ming dans les almanachs populaires et les encyclopédies familiales. Ces publications étaient probablement utilisées comme manuels par des lettrés qui, vraisemblablement, appliquaient les remèdes et les méthodes décrits dans ces vers à eux-mêmes et à leurs familles en cas de maladie. Les encyclopédies des Ming et des Qing contenaient de longs chapitres sur les sujets médicaux et comprenaient les textes les plus populaires tels que le *Registre élargi sur différents sujets* (*Shilin Guangji* 事林廣記), le *Livre complet des innombrables trésors* (*Wanbao quanshu* 萬寶全書), la *Collection de citations tirées de toutes sortes d'écrits* (*Wuche bajin* 五車拔錦), la *Collection complète des sujets nécessaires pour la maison* (*Jujia biyong shilei* 居家必用事類), *l'Enseignement orthodoxe pour des usages innombrables* (*Santai wanyong zhengzong* 三台萬用正宗), etc.⁴⁶. Ces encyclopédies ne contenaient pas seulement des vers sur la nature des remèdes et des recettes ou sur les vaisseaux et les pouls, mais également de brèves descriptions, en général sous forme versifiée, sur les maladies courantes et sur les «formules toutes prêtes» (*huotao* 活套) à utiliser pour les maladies les plus fréquentes en toute saison. Pour résumer, ces textes versifiés étaient destinés à être étudiés afin d'utiliser les prescriptions et les conseils qui y étaient consignés pour soigner des patients. Bien que la diffusion du savoir médical à travers les encyclopédies puisse à

⁴⁵ Cf. *Hu zhong tian*, 1990, p. 7a.

⁴⁶ Sur une étude préliminaire de ce genre de publications, cf. Tadao Sakai, 1970, p. 331-366, qui est une version courtée de Tadao Sakai, 1958, p. 27-154.

elle-même faire l'objet d'un article, il est nécessaire de mentionner ici les textes versifiés contenus dans ces encyclopédies en relation avec ceux constituant le *corpus* des ouvrages d'introduction à la médecine dans la période des Ming et des Qing.

Professionnalisation et vulgarisation

Âgée de 18 ans, Qiu Xiaomei réussit le test imposé par son maître trois mois après avoir reçu les manuels d'introduction. Elle se mit alors à étudier la médecine sous la direction de son maître pendant cinq ans, copiant des recettes et servant d'assistante le jour, étudiant les textes médicaux le soir. Elle fut finalement autorisée à exercer la médecine à 23 ans⁴⁷. Son apprentissage, reflet probable du programme d'enseignement le plus rigoureux tel qu'il se pratiquait à la fin de la période impériale, nous montre comment les maîtres enseignaient la médecine aux débutants à travers les divers ouvrages de base. Une version quelque peu similaire, quoique fictive, est donnée dans le roman du XVII^e siècle, le *Ciel à l'intérieur d'un pichet*. Gong Xin, le héros, avait reçu deux livres qu'il avait appris en une demi-journée, sans toutefois les comprendre entièrement. Maître Tao, impressionné par son intelligence, décida de le prendre comme disciple. Gong devait étudier chaque jour un certain nombre d'ouvrages médicaux, et maître Tao lui enseignait les différents remèdes. Il apprit ainsi la nature de la plupart des remèdes et comprit le principe de la préparation des recettes en six mois seulement. On dit que Gong avait obtenu un savoir minutieux des principes médicaux à la fin de la première année, et maître Tao commença alors à le tester sur les diagnostics et les prescriptions de ses propres patients; il fut fort surpris de le voir arriver la plupart du temps à la même conclusion que lui. Après deux ans d'apprentissage, maître Tao lui permit finalement de pratiquer⁴⁸.

L'histoire vraie de Qiu Xiaomei, ainsi que cette fiction du XVII^e siècle révèlent en réalité un modèle similaire de professionnalisation de la médecine. Aussi bien Qiu que Gong étudièrent la médecine dans le but de gagner leur vie, et non dans un but purement intellectuel. Tous les deux étudièrent la médecine de la tradition lettrée, où la connaissance des vaisseaux et des pouls, l'art du diagnostic et celui de la prescription selon la nature des remèdes étaient des domaines standards sur lesquels étaient

⁴⁷ Cf. Zhu Lin, 1989, p. 1.

⁴⁸ Cf. *Hu zhong tian*, 1990, p. 7a-b, 8b-9a, 10b, 12b.

jugés les médecins, domaines qui étaient consignés en substance dans les écrits. Il est clair qu'à partir de la dynastie des Ming, d'éminents médecins de la tradition lettrée enseignèrent la plupart des principes ainsi acquis à leurs étudiants, lesquels n'aspiraient pas ou n'aspiraient plus à devenir des lettrés confucéens, mais étudiaient plutôt la médecine pour des motifs purement professionnels. La pratique de la médecine dans un but lucratif n'était bien sûr pas une nouvelle idée au début des Ming, mais c'est durant cette période que l'on commença à concevoir la médecine comme un métier, plutôt que comme une discipline faisant partie des principes moraux des religions taoïstes, bouddhiques ou confucéennes⁴⁹. Liu Chun, l'auteur de *l'Étude élémentaire de la médecine*, suivant l'exemple de Zhu Zhenheng, le maître de son père, rédigea au début du XV^e siècle toute une série de préceptes pour les médecins, les exhortant à respecter les prix du marché des remèdes, à ne pas s'en remettre à leurs assistants pour les consultations externes et à ne pas prescrire les «formules secrètes». En matière financière, les médecins étaient invités à respecter avant tout les principes suivants: ne pas accepter les affectations dans le domaine public (cela ne servait qu'à satisfaire les vanités et à diminuer le profit réel) et à garder un nombre minimum d'assistants qui pouvaient être d'un coût considérable pour le dispensaire⁵⁰. L'établissement de tels principes conjointement à l'idée d'une médecine professionnelle précéda de peu l'évolution parallèle qui devait se faire dans les manuels d'introduction à la médecine décrits ci-dessus. Dans ce sens, on peut parler de professionnalisation de l'enseignement médical dans la période des Ming et des Qing, et peut-être même de transformation progressive de l'image idéale et moraliste du «médecin confucéen»⁵¹ — un modèle apparu sous les Song et connaissant son apogée sous les Yuan — en une image plus pragmatique et professionnelle.

En fait, la professionnalisation de la médecine dans la Chine des Ming et des Qing n'a rien à voir avec le *corps médical*⁵² en Europe occidentale; de même n'était-il pas question d'enseigner la médecine dans des établissements publics ou d'autres institutions ayant pour but de contrôler le savoir médical et son commerce, comme cela se faisait dans les

⁴⁹ Sur l'évolution de l'éthique médicale à partir de l'Antiquité jusqu'à la fin de la période impériale, cf. Leung, 1997, p. 667-669.

⁵⁰ Cf. Liu Chun, 1995. Le reste des préceptes concerne principalement les principes orthodoxes néoconfucéens tels que la frugalité, le respect des personnes âgées, etc.

⁵¹ Sur le modèle du «médecin confucéen» (*ruyi* 儒醫), cf. Chen Yuanpeng 陳元朋, 1996; cf. aussi Hymes, 1987.

⁵² En français dans le texte (*N.d.T.*).

pays occidentaux⁵³. Un trait typique de l'histoire de la médecine chinoise est l'absence de l'État ou d'un quelconque organisme national en matière de commerce médical. C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'il convient d'étudier la nature et l'histoire de la professionnalisation médicale en Chine. Ainsi, lorsque les médecins de la tradition lettrée des Jin et des Yuan prirent conscience des valeurs, de l'identité et des intérêts communs à leur profession, ils ne traduisirent pas cette intuition en créant des institutions indépendantes à grande échelle, et n'eurent besoin d'aucune collaboration avec l'État pour asseoir leur influence. Cette prise de conscience fut davantage articulée par chaque médecin autour de différents préceptes, et accompagna l'émergence de petits groupes locaux. Outre les pionniers du genre, comme Zhu Zhenheng et Liu Chun, les médecins des époques suivantes tels que Gong Tingxian, Zhang Jiebin 張介賓 et sans doute bien d'autres, affichèrent dans leurs écrits une conscience et une fierté similaires pour leur métier⁵⁴. À partir du milieu de la dynastie Ming, on peut également voir des associations médicales locales s'organiser de façon sporadique. Vers 1568, une «Société de médecine pour héberger la bonté» (*zhairén yihui* 宅仁醫會) est constituée à Pékin par le célèbre médecin Xu Chunfu 徐春甫. À Qiantang dans la province de Zhejiang, une Association de médecine céleste (Tianyi she 天醫社), regroupant plusieurs médecins illustres de la région, est également montée par un certain Zhu Yuling 諸餘齡 pendant l'ère Wanli (1573-1620). Tout comme les lettrés néoconfucéens, les médecins de la fin des Ming et du début des Qing essayèrent d'organiser des groupes de discussion sur les textes médicaux, pour accroître aussi bien le prestige du groupe lui-même que leur propre prestige et celui de la profession. Un exemple marquant est celui du groupe de Qiantang 錢塘 dirigé par Zhang Suichen 張遂辰 (1589-1668) et son disciple Zhang Zhicong 張志聰 (1610-1680). Ce dernier organisa des séminaires de médecine dans son cabinet de Lüshan (*Lüshan tang* 侶山堂) qui devint le centre le plus renommé en matière d'études médicales au début des Qing⁵⁵. Bien que

⁵³ Pour une discussion sur les diverses définitions de la «profession» et leurs influences sur le développement de l'histoire médicale occidentale, cf. John Burnham, 1998. Burnham conclut qu'une approche sociologique pour l'analyse de l'idée de «profession» est inutile aux historiens de la médecine, et particulièrement aux non-occidentaux. Il vaut mieux ainsi laisser le concept de «profession» délibérément vague.

⁵⁴ Cf. *Guérison de dix mille maladies* de Gong, *op. cit.*, p. 489-491 pour ses conseils aux médecins; cf. aussi *Introduction à la médecine* de Li Chan, *op. cit.*, p. 635-636; Zhang Jiebin 張介賓, 1991, p. 75 pour son argumentation selon laquelle la médecine n'est pas une petite voie (*Dao* 道), mais une voie majeure.

ces efforts sporadiques — et probablement bien d'autres moins connus — ne fissent jamais partie d'une politique locale ou nationale, ils n'en montrent pas moins la prise de conscience progressive des médecins issus de la tradition lettrée, de la nécessité de partager des intérêts et une identité professionnelle communs.

Cette professionnalisation «branlante», typique de l'histoire de la Chine, ne pouvait pas, bien sûr, faire obstacle à la diffusion du savoir médical élémentaire. Durant la même période, on remarque également une vulgarisation de la médecine à travers les ouvrages et manuels de médecine de la tradition lettrée précédemment évoqués. L'incorporation de ces textes versifiés et de bien d'autres écrits anonymes dans les encyclopédies familiales et les almanachs populaires des Ming et des Qing témoigne d'un tel phénomène. Comme le montrent les nombreuses éditions et rééditions des diverses publications à succès, la connaissance médicale élémentaire, à partir du milieu des Ming, s'étendit bien plus largement qu'auparavant parmi les lettrés. Autrement dit, ces textes versifiés traitant de médecine étaient aussi bien lus par l'élite lettrée que par ceux désirent faire de la médecine leur profession. Ces deux genres de lecteurs étaient en fait souvent issus de la même couche sociale.

La différence majeure entre les manuels confucéens et les manuels de médecine concerne le public auquel ils s'adressaient: les enfants pour les premiers, les adultes pour les seconds. Les principes d'éducation confucéenne élémentaire voulaient que les ouvrages simples soient réservés aux très jeunes enfants, tandis que ceux plus âgés se devaient de mémoriser directement les Classiques (car un esprit jeune est capable d'assimiler et de retenir les textes plus facilement)⁵⁶. Ces manuels étaient destinés, aussi bien en ce qui concerne la forme que le contenu, aux jeunes enfants de moins de 8 ans. En revanche, les textes versifiés médicaux (les manuels de médecine) devaient aider les étudiants adultes à mémoriser les sujets difficiles à retenir. La confession de Dai Baoyuan 戴葆元 (1828-1888), natif de Wuyuan 婺源 (Jiangxi), un médecin qui compila également toute une série de textes versifiés, décrit nettement la nécessité de ces derniers:

⁵⁵ Cf. Xiang Changsheng 項長生, 1981, p. 144-146; *Chixiu Zhejiang tongzhi* 敕修浙江通志 (Gazette générale de la province du Zhejiang, éditée par l'Empire), édition de 1736, 196, p. 11b; Zhu Jianping 竹劍平 et Hu Bin 胡濱, 1985, p. 36-39.

⁵⁶ Sur les principes d'éducation élémentaire dans la période des Ming et des Qing, cf. Leung, 1994, et plus particulièrement les pages 391 à 400.

La compilation de ces vers sur les recettes est en réalité le fruit du fait que j'étais lent et peu doué, et que je me mettais à la place [des autres étudiants]. J'avais honte de ne pas avoir réussi dans les études [confucéennes]. C'est la raison pour laquelle j'entrepris des études de médecine avec feu mon père. J'étais déjà âgé de plus de 30 ans et avais perdu l'acuité des esprits jeunes.[...] J'oubliais les classiques [médicaux] au fur et à mesure que je les apprenais, non pas parce que je n'arrivais pas à me concentrer, mais bien plus à cause de mon âge.

Dai compila donc un livre de vers simples à retenir afin de «faciliter la mémorisation» du savoir médical aux débutants âgés comme lui⁵⁷. Gong Xin, le médecin mis en scène dans le roman précédemment évoqué, le *Ciel à l'intérieur d'un pichet*, commença lui aussi ses études de médecine sur le tard, alors qu'il atteignait la quarantaine⁵⁸. Ainsi, la prolifération des textes versifiés dans les manuels de médecine après les Yuan, tout comme leur inclusion dans les encyclopédies reflètent fort bien le fait que les débutants en médecine étaient souvent âgés, et n'avaient pas réussi leur examen civil, un fait qui eut tendance à s'accroître sous les Qing. Ce type d'étudiants-là — tout comme les gens issus de la couche inférieure des lettrés — constituait en fait le vecteur principal pour une large diffusion de la connaissance médicale de base, laquelle, aidée par les encyclopédies et les manuels en vogue, atteignait un lectorat néophyte de plus en plus important.

C'est ainsi que professionnalisation et vulgarisation de la médecine allèrent de pair dans la Chine des Ming et des Qing. Cela fut rendu possible par le fait que ni l'État ni la profession médicale elle-même ne contrôlèrent ni ne monopolisèrent le savoir et la pratique médicale. L'orthodoxie médicale telle qu'elle s'était formée dans la période des Jin et des Yuan — une tradition intellectuelle avant tout — ne se transforma pas en un corps professionnel édictant des normes et des titres, comme ce fut le cas dans les pays européens de l'époque, notamment en Angleterre et en France⁵⁹. Toute personne lettrée, à la fin de l'Empire et au début de la République de Chine, pouvait avoir accès à un nombre raisonnable de connaissances médicales par la simple lecture des manuels et ouvrages de médecine élémentaire; de même que toute personne lettrée pouvait — à tort ou à raison — utiliser son savoir médical pour soigner. Les vertus et

⁵⁷ Cf. Dai Baoyuan, 1878, préface par l'auteur datée de 1873, p. 2b; «Fanli» (Introduction), p. 1a.

⁵⁸ Cf. *Hu zhong tian*, op. cit., p. 5a.

⁵⁹ Sur les difficultés croissantes de cohabitation entre la professionnalisation et la vulgarisation de la médecine en Angleterre et en France, cf. Wear, 1992, p. 17-41, ainsi que Ramsey, 1992, p. 97-133.

les dangers de ce processus de vulgarisation furent souvent évoqués par les lettrés et les dignitaires des Ming, ils devinrent souvent un sujet de raillerie dans la littérature populaire. Par ailleurs, on ne peut omettre le fait qu'une instruction rigoureuse, fondée sur la perspective de faire de la médecine un métier, se poursuivait en parallèle. Ainsi le montre l'exemple de Qiu Xiaomei et, dans une moindre mesure, de Gong Xin, personnage central de la nouvelle du XVII^e siècle mentionnée plus haut, puisqu'ils débutèrent l'un et l'autre leurs études par les mêmes textes. Lorsque sous les Ming, le dignitaire Lü Kun 呂坤 (1536-1618) se pencha sur l'amélioration des soins de santé locaux, il émit deux suggestions: premièrement, il fallait s'assurer que les praticiens des divers niveaux lettrés aient parfaitement étudié au moins un manuel d'introduction à la médecine (Lü était en effet convaincu que l'étude de trop de manuels amenait à une confusion chez les praticiens), et que leurs épouses aient appris des vers simples pour pouvoir traiter les femmes et les enfants. Deuxièmement, un médecin de bonne réputation devait superviser l'apprentissage et la pratique de ces praticiennes à travers l'établissement d'un bureau médical local⁶⁰. Les suggestions de Lü Kun étaient fort rationnelles puisqu'elles prenaient pleinement en compte la situation de l'époque, durant laquelle le savoir médical élémentaire était largement diffusé sans pour autant que de vrais médecins professionnels dominent la scène.

Conclusion

Il est intéressant de noter que le manuel d'introduction donné à Qiu Xiaomei, une étudiante en médecine du début du XX^e siècle, était un ouvrage du milieu du XVII^e siècle, à savoir le fameux *Compréhension mentale de l'enseignement médical*, et que tous les autres textes versifiés ou rimés étaient de l'époque Ming. Il existait bien sûr des ouvrages médicaux plus récents, mais peu furent d'aussi grande importance que ceux publiés avant le XIX^e siècle, au nombre desquels figurent notamment les ouvrages mentionnés plus haut. Parmi les manuels d'introduction ayant pour but de couvrir la plus grande partie des branches de la médecine et considérant celle-ci comme une discipline sérieuse, intellectuelle et digne d'être apprise, peu surpassaient l'étendue de l'*Étude élémentaire de la médecine* de Liu Chun et de l'*Introduction à la médecine* de Li Chan, deux ouvrages en général trop difficiles pour les débutants qui n'avaient

⁶⁰ Cf. Lü Kun, édition du début de la période républicaine, vol. 2, p. 47a-53a.

pas d'expérience en matière de Classiques confucéens, bien que l'approche pratique du livre de Li Chan compensât largement les difficultés rencontrées pour le rendre populaire durant les Qing. Plus faciles étaient les ouvrages pragmatiques mettant l'accent sur l'expérience médicale, tels que *Guérison des dix mille maladies*, *Lectures sur la médecine*, *Premiers pas en médecine* et notamment *Éveil à l'enseignement médical* qui servit de modèle. En ce qui concerne les textes versifiés ou rimés sur les remèdes et les recettes, ainsi que sur les vaisseaux et les pouls — deux domaines que les médecins des Ming et des Qing demandaient à leurs débutants d'apprendre en premier — les ouvrages les plus largement diffusés — et donc les plus influents — furent écrits sous les Ming. Il y a en fait peu de livres traitant du même sujet qui surpassent l'influence des vers de Wang Ang, de Gong Tingxian et de Li Shizhen. On peut ainsi affirmer que c'est vers le XVIII^e siècle que s'établit le *corpus* de base en matière d'éducation médicale élémentaire au sein de l'orthodoxie lettrée apparue pendant la période des Jin et des Yuan. Ce n'est donc pas un hasard si le *Miroir doré de la tradition médicale* (*Yizong jinjian* 醫宗金鑑, 1742), un manuel encyclopédique impérial, fut publié pendant cette période. Cet ouvrage en quatre-vingt-dix chapitres faisait référence aux Classiques, il avait une approche pragmatique de la médecine et il intégrait un grand nombre de chants et de textes versifiés. Il combinait, parfois de façon étonnante, les fonctions d'un texte introductif et d'un livre de référence en matière de médecine générale⁶¹. Si cet effort impérial ne fit pas de cet écrit un modèle pour l'enseignement médical, il n'en offrit pas moins une synthèse des ouvrages déjà existants et par ailleurs souvent populaires.

Bien qu'ils pussent être étudiés et appris par les débutants qui possédaient déjà un certain niveau d'éducation classique, les principaux textes d'introduction à la médecine écrits avant le XIX^e siècle furent en général utilisés par les maîtres pour enseigner à leurs propres étudiants.

⁶¹ Le livre commence avec une édition annotée du classique de Zhang Ji, se poursuit par le résumé des principales méthodes médicales telles que décrites dans les ouvrages des siècles précédents et se termine sur plusieurs chapitres traitant de divers sujets tels que l'ophtalmologie, la chirurgie, la variole et les troubles des muscles et du squelette. Il est intéressant de noter que cette compilation impériale, remontant jusqu'à 1739, avait pour but au départ la publication de deux livres séparés: l'un qui aurait été «petit et simple afin d'en faciliter la lecture par les débutants»; l'autre, plus grand et plus étoffé et qui «aurait servi de référence à ceux désirant compléter leurs études». Cf. l'édit de 1739, le *Yizong jinjian*, 1990, p. 4. Toutefois, le projet fut réduit, pour des raisons inexplicables, à un seul manuel dont l'objectif évident était de combiner les fonctions des deux livres envisagés auparavant.

Au XIX^e siècle en revanche, les anciens ouvrages furent simplifiés en courts textes bon marché afin de toucher un nombre sans cesse grandissant d'autodidactes. Il n'est peut-être pas fortuit que l'auteur le plus renommé et le plus prolifique en matière de manuels médicaux, Chen Nianzu 陳念祖 (1753-1823, natif de Changle 長樂, province du Fujian), fut précisément un auteur du début du XIX^e siècle, ni que son fameux ouvrage, intitulé à juste titre *Classique médical en trois caractères* (*Yixue sanzijing* 醫學三字經), eût été publié pour la première fois en 1804. Cet écrit en quatre *juan* était fort connu pour son extrême simplicité, imitant le style du *Classique en trois caractères* (*Sanzijing*) confucéen du début des Yuan. En fait, sur les quatre chapitres, seuls les deux premiers — le chapitre retraçant la tradition médicale de l'Antiquité jusqu'au début des Qing et celui décrivant les catégories les plus courantes de maladies — étaient écrits en vers de trois caractères. Les deux derniers chapitres (sur les recettes) et les appendices (sur les viscères, la théorie des cinq révolutions et des six souffles, etc.), étaient tous rédigés sous forme de prose. Il n'y avait en réalité dans ce manuel rien de bien nouveau sur le contenu ou l'approche de la médecine, bien que la sensibilité aiguë de son auteur vis-à-vis du marché du livre lui fit connaître un énorme succès: après sa première publication en 1804, le livre connut en effet vingt-neuf autres éditions rien que sous les Qing⁶².

Cet ouvrage, tout comme la plupart des autres écrits de Chen Nianzu, n'était pas tant rédigé à l'attention de ses étudiants. Il s'agissait de textes s'adressant à un large public, pour tous ceux que la médecine intéressait vaguement. Afin qu'il soit rendu plus compétitif sur le marché, le *Classique médical en trois caractères*, avant sa publication en 1804 sous le nom de son auteur réel, fut «faussement attribué à Ye Tianshi 葉天士» (c'est-à-dire Ye Gui 葉桂, natif de Suzhou, 1736-1820), le maître le plus renommé de son temps en matière de médecine. À cette époque, l'ouvrage connaissait sans doute quelque succès, mais surtout, Chen était suffisamment célèbre pour pouvoir le publier sous son nom. Chen utilisa la même stratégie de publication pour quelques uns de ses autres ouvrages⁶³. Ainsi, la réputation de Chen se bâtit de façon significative sur ces simples et courts ouvrages médicaux qui devinrent de fait des best-sellers. Dans ce sens, l'usage qu'on pouvait faire des écrits de Chen était presque

⁶² Cf. *Quanguo zhongyi tushu lianhe mulu*, op. cit., p. 342.

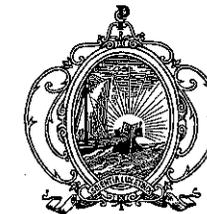
⁶³ Cf. l'introduction au *Yixue sanzijing*. Pour une édition récente de cet ouvrage, cf. celle annotée par Tao Xiaohua 陶曉華, 1993. Un autre écrit de Chen qui a tout d'abord été publié sous le nom de Ye Gui est l'*Ouvrage de médecine pour la populace* (*Yixue cong-zong lu* 醫學從衆錄, 1845) qui eut en tout vingt-quatre éditions sous les Qing.

identique à celui que l'on faisait des chapitres médicaux dans les encyclopédies populaires. Ce sont en fait les écrits de Chen qui mettent fin au développement des textes d'introduction à la médecine dans la tradition lettrée des Jin et des Yuan et qui représentent l'ultime vulgarisation de cette tradition. Cette coexistence relativement paisible entre professionnalisation et vulgarisation de la médecine ne sera sérieusement ébranlée qu'au début du *xx*^e siècle, lorsque la médecine occidentale sera introduite en Chine avec ses institutions et son idéologie⁶⁴.

⁶⁴ Une récente étude sur ce sujet est celle menée dans Lei Hsiang-lin, 1998.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	1
<i>L'apprentissage du métier de fonctionnaire à la fin de la période impériale</i>	
Pierre-Étienne Will.....	7
<i>L'enseignement des mathématiques sous les Song et les Yuan</i>	
Manfred Friedsam.....	49
<i>L'enseignement des sciences mathématiques sous le règne de Kangxi (1662-1722) et son contexte social</i>	
Han Qi.....	69
<i>L'instruction médicale et sa vulgarisation dans la Chine des Ming et des Qing</i>	
Angela Ki Che Leung.....	89
<i>La formation des troupes des forces navales (première partie des Qing)</i>	
Paola Calanca.....	115
<i>Le savoir juridique chinois à la veille de l'introduction du droit occidental</i>	
Jérôme Bourgon.....	147
<i>La formation juridique des étudiants chinois au Japon au début du xx^e siècle</i>	
Lilian Pudles.....	175
<i>L'enseignement des sciences à l'université de Pékin</i>	
Marianne Bastid-Bruguière.....	207
Index des noms de personnes.....	227
Index des titres.....	231
Index des sujets.....	235
Bibliographie.....	239



PEETERS

PEETERS - BONDGENOTENLAAN 153 - B-3000 LEUVEN